

manistes l'occasion d'apprécier et de faire goûter le mérite littéraire de tel auteur et la valeur scientifique de tel historien; si on avait étudié, comparé et discuté les systèmes des philosophes anciens; si même, partant des connaissances antiques, on s'était élevé à des vues originales, ces traductions auraient pu être l'occasion de travaux personnels et d'œuvres importantes, capables de prendre place à leur tour parmi les manifestations de l'esprit humain. Malheureusement il n'en fut pas ainsi; l'on se traîna dans des copies ou des imitations serviles de l'antiquité. L'essentiel fut de pasticher tel auteur, d'affecter un mode de langage antique, de se livrer, à propos des anciens, à des dissertations et des polémiques d'un pédantisme aussi choquant que banal, et ainsi la Renaissance, « parlant grec et latin », rompit les traditions nationales des pays qu'elle visita, sans pouvoir rien mettre d'original à la place de ce qu'elle avait renversé. L'orientation que Nicolas V donna aux lettrés de sa cour, en ne leur commandant que des traductions, ne fut peut-être pas étrangère à cette stérilité littéraire de la Renaissance au XV^e siècle.

CHAPITRE X

CARDINAUX, ARTISTES ET HUMANISTES
AU MILIEU DU XV^e SIÈCLE

A la suite des papes, le Sacré-Collège témoigna le plus vif intérêt au mouvement de la Renaissance. Il compta une majorité d'esprits délicats et cultivés et, s'il se trouva dans son sein des cardinaux n'ayant pour les lettres et les arts qu'un goût médiocre, l'exemple de leurs confrères et des papes leur fit comme un devoir de s'y intéresser. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un coup d'œil rapide sur les promotions cardinalices de la première moitié du XV^e siècle.

En trois consistoires tenus le 23 juin 1420, le 24 mai 1426 et dans les premiers jours de novembre 1430, Martin V créa 17 cardinaux. Dans ce nombre nous laisserons de côté les noms de Balthasar Cossa, l'ancien pape Jean XXIII, que le concile de Constance avait déposé, et de plusieurs cardinaux, évêques français, espagnols et anglais, que leurs fonctions retinrent dans leur pays, loin du mouvement de la Renaissance. Les autres étaient tous des lettrés : c'étaient Louis Alman, qui, quoique archevêque d'Arles, fut chargé de plusieurs légations et passa un certain nombre d'an-

nées en Italie; Antoine Casini, évêque de Sienne; Nicolas Albergati, évêque de Bologne; Ardicino della Porta, Hugues de Lusignan, Prosper Colonna, Dominique Capranica et Julien Césarini.

« Les cardinaux, dit Vespasiano du Sacré-Collège de son temps, furent tous des hommes de valeur¹. » Gregorovius, de son côté, ne fait aucune difficulté de reconnaître que Martin V « eut le réel mérite d'introduire dans le collège des cardinaux des hommes que leur science et leur vertu ne tardèrent pas à élever dans l'Église au plus haut degré d'estime ». De ce nombre fut assurément le pieux Alaman et le bienheureux Albergati dont nous avons parlé plus haut.

Né en 1389, cardinal de Saint-Ange en 1430, président du concile de Bâle, mort en combattant les Turcs à la bataille de Varna (1444), Julien Cesarini eut une influence considérable sur les destinées de l'Église. Les emplois qu'il occupa pendant une vie relativement courte, ne lui permirent pas d'écrire; mais les nombreux humanistes qu'il attira autour de lui, attestèrent ses goûts littéraires. Issu d'une humble famille, il avait une tendresse particulière pour les étudiants pauvres, et quand il en découvrait un, il subvenait libéralement à ses besoins. Malgré son modeste train de maison, il avait pour commensaux des humanistes: ce fut dans sa familiarité que grandirent plusieurs personnages appelés à devenir la gloire de l'Église et des lettres. C'étaient l'Allemand Nicolas de Cusa qui avait suivi ses leçons de droit canon à l'Université de Padoue et qui conserva toujours la plus grande vénération pour celui qu'il appelait « son maître respecté »; il lui dédia ses traités *De docta ignorantia* et *De conjecturis*; Lapo da Castiglionchio qui lui envoyait sa traduction

1. *Opera*, p. 485.

de la vie de Pélolidas par Plutarque; et surtout Bessarion, qui, dès son arrivée en Italie avec les autres Pères grecs des conciles de Ferrare et de Florence, fut accueilli avec une faveur marquée par Cesarini et dut à ses instances le chapeau de cardinal. Si l'illustre métropolitain de Nicée demeura en Italie, y fixant en quelque sorte avec lui l'hellénisme, on le dut au cardinal de Saint-Ange qui avait su discerner la valeur morale et la culture intellectuelle de Bessarion. Dans son invective contre Filelfe, Pogge parle de ces nombreux lettrés qui vivaient dans la familiarité de Cesarini, « cet homme du plus haut mérite ». Il ajoute même que c'était un titre d'honneur d'y être admis et que Filelfe fit tous ses efforts pour y arriver. Il écrivit souvent au cardinal sans pouvoir obtenir de lui une réponse; « en prêtre vertueux et saint, Cesarini pensait que rien de loyal, d'honorable et de pieux ne pouvait venir d'un homme perdu de vices¹ ».

C'est dans la compagnie d'esprits délicats que Cesarini se reposait de ses occupations et de ses austérités. Avec eux, il lisait et étudiait les belles œuvres littéraires; car, dit M. Voigt,² « il était passionné pour les études classiques..., il y puisait cette souplesse d'esprit et de langage qui ajoutaient un charme si pénétrant à tous les avantages de sa beauté physique ». Il unissait dans une même admiration les grands esprits des antiquités païenne et chrétienne, ses auteurs préférés étant, d'une part, Cicéron, de l'autre, saint Augustin et Lactance.

Promu cardinal dans le même consistoire, Dominique Capranica était, comme Cesarini, la providence des

1. *Vie de Martin V*.

2. *ENEA SILVIO*, I, 216.

étudiants, des artistes et des lettrés, un esprit cultivé et élevé. Né en 1400, il avait suivi à Padoue les leçons de droit de Julien Cesarini et, en même temps, s'était familiarisé avec les lettres sacrées et profanes. Dès sa jeunesse, saint Augustin, saint Jérôme et Sénèque faisaient les délices de ses loisirs. Il n'avait pas encore atteint sa trentième année quand Martin V lui conféra le chapeau qu'il lui avait déjà auparavant réservé. Il fut dès lors et pendant trente ans l'un des membres les plus respectés du Sacré-Collège. Pour favoriser les études théologiques et littéraires aux jeunes gens pauvres, il fit construire pour eux un palais à Rome, non loin du Corso; il existe encore aujourd'hui tel qu'il sortit, vers 1460, des plans de l'architecte. « C'est le monument le plus ancien de la Renaissance romaine, et son architecture montre clairement la transition du style gothique au style gréco-latin (Gregorovius). » Il assigna des rentes suffisantes à l'entretien de trente étudiants. Il aimait à vivre au milieu d'eux, les considérant comme des membres de sa famille et rédigeant à leur usage un règlement de vie marqué au coin de la sagesse.

Il réunit aussi dans son palais une riche bibliothèque; elle se composait, dit Ciacconius, de manuscrits de toute nature, sur toutes les sciences; et elle atteignit deux mille volumes, total presque aussi considérable que celui de la bibliothèque du Vatican. Comme Nicolas V, Capranica l'ouvrait libéralement à ceux qui pouvaient tirer parti de ses richesses « *ad communem doctorum hominum utilitatem*¹ ». Lui-même en usait largement; en dehors des quatre heures qu'il consacrait au sommeil, ses journées étaient par-

1. CIACCONIUS, II, 840.

tagées entre la piété, les devoirs de sa charge et l'étude. Avant ses audiences quotidiennes, il se livrait pendant des heures entières à la lecture des Pères; après ses repas, il réunissait dans sa bibliothèque les lettrés de son entourage et engageait avec eux de doctes conversations sur des questions théologiques, philosophiques et littéraires. « Il lut ainsi tous les poètes, les orateurs et les philosophes¹. » Le soir, jusqu'à une heure avancée de la nuit, il retournait à l'étude des Pères de l'Église ou de moralistes païens tels que Sénèque. Il conserva jusqu'à sa mort ces habitudes studieuses, ne passant aucun jour sans écrire ni lire. Aussi laissa-t-il plusieurs écrits qu'énumère Ciacconius. Outre une nombreuse correspondance échangée soit avec des humanistes, comme Filelfe, soit avec des religieux tels que le général de l'Observance franciscaine, saint Jean de Capistran, outre plusieurs discours prononcés en d'importantes circonstances, il a laissé des mémoires sur plusieurs questions politiques, ses traités sur « le mépris du monde » et sur « l'art de bien mourir ». Ce dernier était écrit dans cette langue italienne qu'il maniait aussi bien que la latine.

Les humanistes les plus éminents se groupaient autour de lui comme autour de leur maître. Dans son entourage nous retrouvons à la fois des écrivains déjà illustres dans la république des lettres et de jeunes débutants qui aspiraient à s'y faire une place au premier rang. Le secrétaire apostolique Blondus de Forli se consolait auprès de lui de la défaveur qu'il trouvait auprès de Nicolas V. A peine âgé de vingt-huit ans, le cardinal avait fait la connaissance de Filelfe,

1. CIACCONIUS, II.

lorsque, en 1428, il conduisait contre Bologne révoltée les troupes pontificales. Il avait mis tout en œuvre pour maintenir le célèbre professeur dans cette ville d'où la guerre civile le chassait. Il n'y avait pas réussi, mais dès lors des relations amicales et une correspondance littéraire s'étaient établies entre eux. Selon son habitude, Filelfe battit monnaie avec cette amitié : le 5 novembre 1454, il remerciait Capranica de tous les bienfaits qu'il avait reçus de lui depuis leur première rencontre sous les murs de Bologne¹.

Le palais Capranica, dit Ciacconius, était comme une pépinière où grandissaient dans l'amour de l'étude de jeunes intelligences appelées à jeter un vif éclat sur la seconde moitié du siècle. Citons au premier rang Æneas Silvius Piccolomini, le futur pape Pie II ; en 1432, il fit, sous la protection de Capranica, ses premiers pas dans cette brillante carrière qui devait le conduire au trône apostolique. Cette année-là, en effet, le cardinal passait par Sienne, se rendant au concile de Bâle, lorsqu'on lui signala un jeune homme de vingt-six ans, pauvre mais intelligent et énergique, comme ces étudiants auxquels sa protection était toujours acquise. C'était Æneas Silvius Piccolomini qui, après avoir suivi à Florence les leçons de Filelfe et s'être adonné avec passion aux littératures antiques, étudiait, par ordre de son père, le droit. Capranica fit de ce jeune lettré son secrétaire et, l'emmenant avec lui au concile de Bâle, lui donna l'occasion de produire sur un grand théâtre les talents d'orateur et de diplomate dont il était si brillamment doué.

Ce fut sans doute auprès de Capranica qu'Æneas fit la connaissance d'un autre humaniste que, devenu

1. *Ep.*, XII, p. 88.

pape, il devait faire entrer dans le Sacré-Collège, et même, par une sorte d'adoption, dans sa propre famille, le Lucquois Jacques Ammanati, plus tard cardinal évêque de Pavie. Amico Agnili d'Aquila fut aussi le commensal du cardinal de Fermo. Lorsque Eugène IV voulut donner un précepteur à son neveu, le futur Paul II, il s'adressa à Capranica et celui-ci lui proposa Agnili¹. On pourrait allonger cette énumération ; mais les noms d'Æneas, d'Ammanati, d'Agnili et de Blondus nous disent assez l'influence qu'exerça Capranica sur la vie littéraire de Rome au XV^e siècle.

Il en fut de même de son collègue de promotion Prosper Colonna, cardinal diacre de Saint-Georges au Vélabre et neveu de Martin V. Dans ses Commentaires, Pie II le désigne comme un « amateur des lettres, *litterarum cultor*² » ; et dans sa *Roma instaurata*, Blondus de Forli nous décrit en ces termes la résidence que le cardinal s'était aménagée sur les pentes de l'Esquilin, à l'emplacement des jardins de Mécène. « Incolit ea hortorum Mæcenatis ædificia et quantum opes suppetunt, instaurat alter *summus nostri sæculi Mæcenas, summæ humanitatis liberalitatisque vir et studio-rum humanitatisque apprime doctus, cultorumque amantissimus*, Prosper Columnensis, Sanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalis, adeoque in purgando et instaurando illis in ædibus profecit, ut subjectæ montis Exquiliarum radicibus areæ et incipientis ab ea in summam ædium partem ascensus pavimenta marmoreis varii coloris texellis compacti visuntur³. » C'est dans cette résidence de patricien ou dans ses villas d'Ardée, de Nettuno et de Nemi que Prosper Colonna vivait au

1. Paul II devait nommer cardinal son ancien précepteur.

2. Cité par CIACCONIUS, II, 863.

3. *Roma instaur.*, I, 100.

milieu d'un cercle de lettrés. Tous les humanistes qui habitaient Rome ou même qui y étaient de passage y recevaient, au dire de Blondus, l'accueil le plus gracieux, et bientôt ils célébrèrent à l'envi les louanges de ce nouveau Mécène. Toujours empressé à envoyer ses écrits aux princes généreux, Filelfe lui fit hommage de plusieurs de ses œuvres : le 1^{er} juillet 1459 de ses odes grecques, le 23 mai 1461 de ses *Florentinæ commentationes*¹. Pogge lui dédia ses propos de table sur l'avarice, *historia convivalis tripartita*, « preuve infaillible, constate Pastor après Voigt, que parmi les gens de lettres, ce cardinal n'était point suspect de ce vice² ».

Il semble avoir eu un goût assez marqué pour les recherches archéologiques. Il avait admis dans sa familiarité le secrétaire apostolique Blondus, celui qui représentait le mieux, avec Pogge et Cyriaque d'Ancône, la science archéologique naissante; et avec lui, il faisait des explorations et des fouilles dans ses domaines, pour y retrouver des ruines ou des débris artistiques de l'antiquité³. Une fantaisie le mit en rapports avec Alberti. Dans les domaines de Prosper Colonna figuraient le château et le lac de Nemi; à l'instigation peut-être de l'architecte florentin, il conçut le projet de faire rechercher, dans le fond du lac, la barque de l'empereur romain Tibère qui s'y était perdue dans les premières années de notre ère. Pour cette opération, on fit venir de Gênes d'habiles plongeurs, Alberti construisit des machines spéciales et l'on employa à toutes sortes de travaux préparatoires les paysans des alentours. Les découvertes qui furent

1. *Ep.*, XV, p. 107; XVII, p. I.

2. PASTOR, I, 279.

3. *Italia illust.*, p. 91 v°.

faites mirent à jour un fragment de la fameuse barque; de Rome tous les beaux esprits vinrent le voir et Alberti écrivit de savantes dissertations sur la manière dont les anciens construisaient leurs vaisseaux. Quant au cardinal, il ne retira rien de tout cela, sinon la réputation d'un prince « épris des belles-lettres et des histoires antiques¹ ».

Comme Capranica et Jourdain Orsini, Prosper Colonna avait réuni une belle bibliothèque, qu'à leur exemple, il mettait à la disposition des lettrés. Vers 1444, Campegius fit pour Æneas Silvius Piccolomini une copie de la politique d'Aristote d'après un manuscrit que le cardinal de Saint-Georges lui prêta.

Plus encore que son prédécesseur, Eugène IV se préoccupa d'appeler dans le Sacré-Collège des hommes renommés par leur savoir, leurs goûts littéraires et artistiques. En six promotions, il créa vingt-six cardinaux². Laissons de côté ceux qui, comme Regnaud de Chartres, archevêque de Reims; Jean Kemp, archevêque de Cantorbéry; Louis de Luxembourg, archevêque de Rouen; le Polonais Sbigneus, évêque de Cracovie, vécurent presque toujours loin de Rome. Les autres étaient, presque tous, au premier rang parmi les protecteurs de la Renaissance.

C'étaient tout d'abord les deux neveux d'Eugène IV, François Condulmier, cardinal de Saint-Clément, puis de Porto et camérier de l'Église, et Pierre Barbo, cardinal diacre de Sainte-Marie la Neuve, plus tard pape sous le nom de Paul II.

1. *Italia illust.*, p. 110.

2. Dominique Capranica qui figure dans la liste de Platina (Vie d'Eugène IV, *in fine*) serait le vingt-septième; mais on sait qu'il avait été créé par Martin V et qu'Eugène IV ne fit que lui rendre, en 1434, une dignité que Capranica tenait en réalité du pontificat précédent.

Ami du luxe, François Condulmier avait le goût des arts. Il se fit construire un beau palais non loin du Campo di Fiore, sur les ruines du théâtre de Pompée. Ses hautes fonctions lui permettaient de rendre des services appréciés aux humanistes : neveu d'Eugène IV, il leur servait d'intermédiaire auprès de lui ; camérier, c'était par lui que passaient toutes les libéralités qui leur étaient faites. Il eut le mérite de s'intéresser à Thomas de Sarzane et de travailler avec ardeur à son élévation. Si, dans l'espace de trois ans, l'humble secrétaire de Nicolas Albergati devint successivement sous-diacre apostolique, évêque de Bologne, légat en Germanie et enfin cardinal, ce fut sur les instances de Condulmier¹. Remarquons aussi que le cardinal de Saint-Clément avait pris pour secrétaire un jeune poète qui devait dans la suite figurer avec éclat à la cour littéraire de Pie II, Léonard Dati².

Pierre Barbo était encore bien jeune quand Eugène IV fut élu souverain pontife. Son oncle veilla avec soin à son éducation ; car il le destinait aux plus hautes dignités de l'Église. Il lui donna des maîtres aussi remarquables par leur science que par leur vertu : Amico Agnili d'Aquila, le Florentin Antonio degli Agli, Jacques Ricconi³. Le jeune homme ne semble pas avoir beaucoup profité de leurs leçons ; Platina nous l'affirme, et si l'on récuse son témoignage, l'on peut en tout cas ajouter foi à Raphaël de Volterre nous disant lui aussi que Pierre Barbo n'était pas *litteratura probatus*, et à Paris de Grassis nous rapportant que, dans les consistoires secrets, Paul II s'exprimait en langue vulgaire, parce que l'usage du

1. S. ANTONIN, *Chronic.*, p. 206.

2. TIRABOSCHI, VI, II, 228.

3. PLATINA, *Vie de Paul II.* — *Giorn. stor. della lett. ital.*, XVI, 28.

latin ne lui était pas facile. Ses panégyristes eux-mêmes, tels que Gaspard del Verme, nous apprennent que la littérature ne lui plaisait guère et qu'il faisait ses lectures soit dans l'Écriture Sainte, soit dans les livres d'histoire et de droit pontifical¹.

Toutefois le neveu d'un pape, un cardinal de l'Église romaine ne pouvait pas se désintéresser du mouvement littéraire de son temps ; en raison de sa qualité beaucoup plus peut-être que par goût, Pierre Barbo, devenu cardinal en 1440, se fit lui aussi le protecteur de l'humanisme. Il eut sa bibliothèque fournie de précieux manuscrits qu'il prêtait aux gens de lettres. Riche et doté de beaux bénéfices, il voulut être généreux et dès qu'ils connurent cette disposition de son esprit, les humanistes lui firent une cour aussi assidue qu'intéressée. Pouvaient-ils faire moins pour un cardinal leur déclarant « qu'ils pouvaient tout espérer de lui² ». Filelfe qui recueillit cette parole ne l'oublia jamais : soit par ses lettres, soit par son fils Xénophon, qu'il avait établi à Rome, pour lui servir en quelque sorte de représentant de commerce, il mit largement à contribution la générosité du cardinal.

C'était plutôt aux arts que Barbo portait un réel intérêt : ils flattaient mieux l'amour du faste qui fut toujours la principale passion de ce patricien de Venise. Il avait un goût très vif pour les pierreries, les camées et les médailles et, toute sa vie, il travailla à en réunir. « Il a collectionné depuis son adolescence jusqu'à nos jours, » disait de lui, sous son pontificat, le cardinal Ammanati. Dès 1450, il avait dans toute l'Italie des correspondants qui lui signalaient

1. MÜNTZ, *Les Arts*, II, 3.

2. *Ep.* XI, 83.

tout ce qui pouvait tenter sa curiosité d'amateur. Il profitait de sa situation officielle pour entrer en rapports avec les collectionneurs de tous pays, par l'intermédiaire des prélats, des nonces et de tous les personnages qui étaient en relations suivies avec la curie. Ses investigations fouillaient non seulement l'Italie, mais encore la Grèce et l'Asie Mineure. Lorsqu'il avait découvert quelque pièce rare, il mettait tout en œuvre pour la posséder. Voulant, en 1451, acquérir les médailles que Pisanello laissait dans sa succession, il n'hésita pas à enchérir sur les Médicis eux-mêmes; pour accroître le nombre de ses icônes byzantines, il ne craignit pas de dépouiller des églises de leurs images miraculeuses; pour amener sur la place de son palais de Saint-Marc le lourd et immense sarcophage de porphyre qui avait reçu le corps de Constance, il fit à ses frais élargir des rues et abattre des maisons.

Dès lors, son palais de Saint-Marc devint un musée où se rencontraient des spécimens parfois vraiment beaux, toujours curieux de l'art gréco-romain, et de l'art byzantin. Nous en avons l'inventaire dressé en 1457 et complété par des adjonctions ultérieures, quoique antérieures à l'avènement de Barbo à la papauté. Cette collection se composait de 47 bronzes, de statuettes, camées ou pierres de couleur taillées, au nombre de 227 pièces, de 136 bustes en sardoine, onyx, améthyste, jaspe, cristal de roche et autres pierres de prix, représentant des divinités, des portraits d'empereurs ou d'impératrices et autres personnages de la Rome antique; de 120 autres pièces du même genre, représentant des fleurs ou des animaux; de médailles dont 97 en or et un millier en argent; enfin de deux ivoires. L'art chrétien du Moyen Age n'était pas oublié;

l'inventaire de 1457 signale des camées, portant des images du Christ, de la Vierge et de différents saints, vingt-cinq mosaïques, deux vitraux et des tableaux de vieux maîtres byzantins et primitifs, des ivoires et des broderies; enfin la Renaissance avait porté à cette collection sa contribution d'œuvres d'art récentes. La chapelle du cardinal, sa vaisselle d'or et d'argent pouvaient rivaliser avec celles des princes les plus luxueux du XV^e siècle. On y remarquait un crucifix couvert de pierreries et flanqué des deux statuettes de la Vierge et de saint Jean, des instruments de paix niellés, des monstrances, des calices en argent massif, des crosses ciselées et émaillées; enfin une collection de bijoux et de perles qui dépassait tout ce qu'on pouvait alors imaginer. Les salles du parloir étaient tendues de tapisseries et de portières, les meubles recouverts de dossierers, formant un total de 115 pièces. Sur ce nombre « 25 étaient ornés de figures de saints et de saintes, 32 représentaient des scènes profanes. Le nombre des verdures était de 18; enfin celui des portières et des couvertures de mulets, de vingt environ ».

M. Müntz a comparé la collection du cardinal de Saint-Marc à celles des autres riches amateurs de l'Italie du XV^e siècle et il arrive à cette conclusion : « La part qui revient au cardinal Barbo dans ce grand tournoi pacifique où les champions s'appelaient Lionel d'Este, Cosme et Laurent de Médicis, Alphonse d'Aragon, n'est certes pas la moins brillante. Par la richesse de certaines de ses sections, par son étendue, sa variété, le musée de Saint-Marc éclipsait sans contredit n'importe laquelle des collections rivales. Un esprit vraiment scientifique, du moins si l'on tient compte de l'état de la science à cette époque, avait présidé à l'arrangement

de toutes ces merveilles. Le cardinal avait établi une classification fort nette et qui, aujourd'hui encore, paraîtrait satisfaisante : bronzes, camées, entailles et médailles. Son programme ne se distinguait pas moins par une large tolérance; aux chefs-d'œuvre de l'art antique il avait joint ceux de l'art byzantin, à coup sûr faiblement représenté dans les collections de Naples, de Florence et de Ferrare¹. »

Pour abriter cette belle collection, le cardinal Barbo se fit construire un palais digne d'elle, lorsqu'il échangea, après la mort d'Eugène IV, la diaconie de Sainte-Marie la Neuve contre le titre presbytéral de Saint-Marc. Au pied du Capitole, à l'extrémité du Corso, touchant à l'église Saint-Marc, il fit jeter les fondations d'un immense palais. Ce fut apparemment en 1455; car, cette année-là, il fit frapper une médaille qui mentionnait l'inauguration de ces constructions et qui devait sans doute être placée dans les fondations de l'édifice. Barbo consacra de fortes sommes à ces travaux; de 1455 à son élection, en 1464, il y dépensa 15.000 ducats. Il est vrai qu'au bout de ces neuf années, la construction du palais était assez avancée pour qu'élus pape, Paul II pût s'y rendre pendant les fêtes du Carnaval². Peut-être même n'avait-il pas attendu jusqu'alors pour y installer ses collections³.

Le cardinal Barbo garda une sincère vénération pour la mémoire d'Eugène IV, cet oncle duquel il tenait sa fortune et sa haute situation dans l'Église. Il en donna

1. MÜNTZ, *op. cit.*, 152, qui a publié l'inventaire du musée du palais de Saint-Marc.

2. MURATORI, *R. I. S.*, III, II, 1140.

3. Le palais du cardinal Barbo est aujourd'hui le palais de Venise, résidence de l'ambassade d'Autriche-Hongrie auprès du Saint-Siège. C'est l'un des plus beaux palais de la première Renaissance.

une preuve lorsqu'il lui fit ériger, après 1447, le tombeau qui, après plusieurs vicissitudes, se trouve aujourd'hui à Rome, dans l'église de San-Salvatore in Lauro. Il en confia l'exécution à un sculpteur toscan qui avait déjà collaboré, à Naples, à l'arc de triomphe d'Alphonse le Magnanime, Isaïe de Pise. Le tombeau qu'exécuta Isaïe, servit de modèle à la plupart de ceux qui furent faits de 1447 à 1470 environ et que l'on a ainsi définis : « Une niche profonde, avec le sarcophage au-dessus duquel est un relief et une peinture, généralement Marie à laquelle le donateur est présenté; des piliers avec niches, contenant des figures en haut relief; un socle énergique avec une grande inscription et les armes à côté; la terminaison tantôt à entablement droit, tantôt en demi-cercle ou en forme de conque¹ ». Attiré à Rome en cette circonstance par le cardinal Barbo, Isaïe de Pise s'y fixa et se trouva bientôt à la tête d'un groupe de disciples. C'est ainsi qu'indirectement, le cardinal de Saint-Marc contribua à créer à Rome une école de sculpture. Elle ne produisit, il est vrai, que des œuvres médiocres, comme le talent d'Isaïe de Pise, et ce fut à des étrangers que le Saint-Siège continua à demander des chefs-d'œuvre.

Opulent lui aussi, grâce aux revenus considérables de sa famille qui était apparentée au roi de France, grâce aussi aux riches et nombreux bénéfices qu'il possédait, Guillaume d'Estouteville, cardinal de Saint-Martin des Monts, rivalisa avec Pierre Barbo de luxe et de libéralité². Ce fut surtout sous les pontificats de Pie II, de

1. BURKHARDT, *Le Cicerone*, II, 157.

2. Il devait surtout ses immenses richesses aux nombreux bénéfices qu'il cumulait, le prieuré de Saint-Martin des Champs, à Paris, l'abbaye du Mont Saint-Michel, les évêchés de Digne, Angers, Lodève, Porto, l'archevêché de Rouen.

Paul II et de Sixte IV qu'il déploya une magnificence inouïe; toutefois, dès les temps d'Eugène IV et de Nicolas V, il était déjà considéré comme un protecteur, aussi généreux que compétent, des lettres et des arts.

Avant d'être nommé cardinal de Sainte-Marie du Transtévère, Gérard Landriano, évêque de Lodi, s'était acquis dans le monde des lettrés un certain renom par une brillante découverte. Dans les archives de sa cathédrale, il avait trouvé un manuscrit en mauvais état, d'une écriture si ancienne qu'on pouvait à peine le lire; et après l'examen le plus minutieux, il y avait reconnu le texte de plusieurs traités de rhétorique de Cicéron, que l'on croyait à jamais perdus, les deux Rhétoriques, le *Brutus*, l'*Orator* et le *De oratore*. Landriano avait fait part de cette découverte aux humanistes et aux paléographes qui pouvaient le mieux lire ces antiques caractères, Cosme de Crémone, Guarino de Vérone, le Vénitien Léonard Giustiniani. Il avait fait copier le manuscrit par Gasparino Barzizza et profité de la présence à Milan de Blondus de Forli pour le soumettre à son examen. Les conclusions de ces érudits s'étaient trouvées d'accord avec les siennes. Dès lors, Landriano¹ resta en correspondance et en étroites relations avec les humanistes²; il devint l'ami du Panormite qui professait alors à Pavie, et de Léonard l'Arétin qui lui adressa, à l'occasion de son cardinalat, une dissertation érudite. Envoyé plusieurs fois à Florence, comme ambassadeur du duc de Milan auprès du pape, il entra en rapports avec les gens de lettres de cette cité, Charles Marsupini, Niccoli, Pogge et Thomas de Sarzane. Les huma-

1. *Italia illust.*, 138.

2. On a des lettres de Landriano à Léonard l'Arétin, Filelfe, Laurent, Valla, etc.

nistes le regardèrent bientôt comme un de leurs protecteurs, surtout lorsque, en 1439, Eugène IV l'eut fait entrer dans le Sacré-Collège. Maffeo Vegio lui dédia son traité *De felicitate et miseria*, Pogge son *De nobilitate*. Lorsque, rejeté de la cour de Naples, Valla voulut s'établir à Rome et rentrer en grâce auprès du pape, ce fut la protection du cardinal de Côme qu'il implora. S'il avait plus longtemps vécu à la curie, Landriano aurait, comme Nicolas V, stimulé le travail des humanistes: il insista en effet auprès de Filelfe pour lui faire traduire du grec la Vie de Moïse par Philon; malheureusement, il mourut encore jeune, six ans à peine après avoir reçu le chapeau de cardinal (1445)¹.

Plus encore que Gérard Landriano, le dominicain Torquemada, cardinal de Saint-Sixte puis de Sainte-Sabine, représentait la science dans le Sacré-Collège; mais au lieu de s'appliquer à l'antiquité classique et aux littératures profanes, il se consacra de préférence aux questions religieuses. « En fait de théologie, dit Pastor, Torquemada était incontestablement le membre le plus savant du Sacré-Collège; un écrivain protestant (Voigt) l'appelle le plus grand théologien de son temps. La science, disait-il, est le seul trésor impérissable pendant cette vie; la sagesse acquise par l'étude est seule capable de consoler l'homme de la brièveté de sa vie, en lui ouvrant une vue sur une vie immortelle... Ce fut lui qui donna le signal de la réaction scientifique en faveur de la papauté². » Dans la préface de sa Somme contre les ennemis de l'Église et de la papauté, composée en 1450, il déclare

1. MANGINI, p. 171.

2. PASTOR, 11, 6.